

Contre la famine

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **10 (1922)**

Heft 135

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257343>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

des Femmes de Genève, et qui éclairent d'une lumière navrante la fin de vie de tant de travailleuses. Aussi, avons-nous pensé en publiant ces réponses et, bien qu'elles ne concernent qu'une seule de nos villes suisses, qu'elles pourraient cependant, à titre indicatif, fournir une base nécessaire à des réflexions et à des comparaisons.

La première de ces enquêtes avait uniquement pour but d'établir l'utilité d'une assurance-vieillesse. Elle a porté sur 60 cas de femmes seules, célibataires ou veuves, âgées de 55 à 75 ans. Sur ce total, 51 travaillent pour vivre; mais que l'on ne croie pas pour cela que les 9 autres personnes enquêtées vivent confortablement de leurs rentes! Trop âgées, ou infirmes, ou malades, elles sont tombées à la charge de l'assistance publique. Et celles qui travaillent encore ne peuvent fournir un labeur bien rémunérateur; les unes tricotent des bas ou des lavettes, les autres donnent encore quelques rares leçons très peu payées, celle-ci allume des feux, celle-là fait des ménages. D'ailleurs, sur ces 51 femmes enquêtées de la sorte, il en est 33 à qui le produit de leur travail ne suffit absolument pas pour vivre, et 18 auxquelles il suffit tout juste « à condition de se priver... avec bien des restrictions... avec l'aide de quelques aumônes... au détriment de leur santé... » disent les réponses aux questionnaires.

De quoi donc vivent-elles, celles pour qui ces maigres gains ne peuvent être plus qu'un salaire d'appoint? La majorité est sinon complètement, du moins partiellement, aidée par les organisations de bienfaisance: assistance publique ou privée, œuvres de paroisses, etc. Un chiffre important recourt à l'aide de membres — dirons-nous plus fortunés? — de leur famille: et ici les réponses que nous avons sous les yeux dévoilent avec une candeur, mais aussi avec un réalisme que ne soupçonnent pas leurs auteurs, l'amertume et les humiliations de pareilles situations! « Elles vivent chez leurs enfants quand ceux-ci les veulent » dit-on. Ou bien: « Elles sont à la charge de leurs enfants, qui ont déjà juste assez pour eux... » « Quand ils sont reconnaissants et quand ils en ont les moyens... » ajoute-t-on encore... Quelles tragédies intimes, que de vieux cœurs ulcérés, que de fiertés légitimes froissées évoquent ces simples termes! et cette souffrance morale ne doit-elle pas entrer en ligne de compte autant, et même plus que la souffrance physique de la faim, du froid, de la maladie?

Quelques-unes — le plus petit nombre — ont réussi toutefois à faire de petites économies. Ce sont pour la plupart d'anciennes domestiques « les ouvrières d'atelier ne pouvant arriver à mettre quoi que ce soit de côté » nous affirme une des signataires de réponses. D'ailleurs, la même enquête précise plus loin ce que sont ces économies: la majorité n'a donc pas pu en faire, et les « rien » se succèdent avec une inquiétante monotonie tout au long des questionnaires, parfois éclairés d'une explication navrante: « Elle a tout dépensé pour élever sa famille... elle n'a jamais rien pu économiser, ce qu'elle gagne suffit tout juste à payer son entretien... elle a employé toutes ses économies à monter le ménage de sa fille décédée... il est bien difficile d'économiser suivant les charges de famille que l'on supporte... il est souvent impossible d'économiser, quoi que ce soit avant 40 ans... ayant élevé ses petits-enfants... ayant élevé une nièce... une nombreuse famille, elle n'a rien pu mettre de côté... ». « Si on pouvait économiser, déclare carrément une autre, l'assurance-vieillesse ne serait pas nécessaire. » Plusieurs de ces réponses constatent, il est vrai, que la question des économies est connexe avec celle du caractère de la travailleuse, et dépend en une certaine

proportion de son goût d'ordre, de son souci de l'avenir, de la simplicité de ses besoins, mais, écrit-on encore: « dans les conditions d'existence d'après-guerre, une personne seule gagnant cent francs par mois ne peut plus faire d'économies à moins d'avoir faim et de loger dans un taudis. » Nous le croyons sans peine!

Cette minorité qui a pu mettre un peu d'argent de côté représente donc une élite heureuse. Jusqu'à quel point? Sur 60 réponses, 6 seulement articulent quelques chiffres. L'une — une seule — parle de 8.000 fr. amassés à l'âge de 60 ans. Une autre de 6.000 fr. au même âge. Au taux actuel de la vie, et quoiqu'il puisse paraître, ce n'est certes point le Pactole, car quelle rente annuelle cela représente-t-il d'une part? et d'autre part si, au lieu de placer ce petit capital, on vit dessus dès l'âge de 60 ans, ce n'est pas s'assurer pour de bien longues années une vieillesse exempte de soucis matériels. Et les autres réponses n'évaluent pas au delà de 4.500 fr. au maximum la somme amassée sur laquelle on pourra compter à l'âge de 60 ans, plusieurs même la faisant descendre à 3.000, 2.000 et 1.500 fr.

C'est donc une impression de profonde tristesse qui se dégage de la lecture de cette enquête. Misère matérielle, misère morale. Peiner toute une vie durant, s'user avant l'âge¹ se priver constamment, ne pas manger à sa faim souvent, et pour arriver à quoi? A la solitude, à la maladie, aux infirmités, à perdre son indépendance, à être à la charge de son prochain, soit qu'il s'appelle une famille qui accorde son concours à contre-cœur et qui le fait alors aigrement sentir, soit qu'il s'appelle collectivité qui dispense une aumône si humiliante à recevoir... Faut-il s'étonner si, devant cette perspective, un plus grand nombre de femmes qu'on ne le croit — et ceci paraît ressortir de la même enquête de l'Union des Femmes — se marient par nécessité économique, par lassitude de lutter seules, sans se soucier de ce qui les attend dans ces conditions de vie-là, et se préparant de la sorte d'amers déboires?...

* * *

Nous venons de constater: nombre de femmes seules, âgées, devenues infirmes, doivent recourir pour les dernières années de leur vie à l'assistance. Comment est-elle organisée?

Ici intervient la seconde des enquêtes de l'Union des Femmes de Genève. Et sa mise en œuvre nécessite quelques mots d'explication.

(A suivre)

E. Gd.

CONTRE LA FAMINE

Genève tout entière s'est écrasée trois soirs durant, comme vont s'écraser Lausanne, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds et Le Locle, dans la vaste salle de la Réformation pour entendre le Dr Nansen décrire les horreurs de la famine telle qu'il l'a constatée en Russie, et voir les films impressionnants et les clichés que l'ancien explorateur norvégien a rapportés de sa mission.

La même enquête toujours contient des réponses suggestives quant à l'âge auquel une assurance-vieillesse devrait produire ses effets. Si la grande majorité la demande à 60 ans, ou même à 55, et encore à 50, quelques-unes la réclament déjà à 45 ans, car, disent-elles avec une navrante unanimité, « une femme qui a travaillé depuis sa sortie de l'école (14 à 15 ans), qui a été surmenée, qui a connu des épreuves, est usée à cet âge et souvent déjà atteinte d'infirmités. » Qu'en pensent tant de belles oisives, de celles qu'Olive Schreiner qualifiait sévèrement de « parasites »?

En septembre dernier déjà, lors de la deuxième Assemblée plénière de la S. d. N., le Dr Nansen avait prononcé un discours catégorique sur l'urgence des secours à apporter à la Russie. Quelques-uns avaient répondu tout de suite à son appel vibrant; d'autres s'étaient encore laissés retenir par la crainte du régime des soviets. Et ce retard aura été la cause de la mort de centaines de mille de malheureux. « On aurait pu les sauver tous en septembre, s'est écrié l'explorateur, et maintenant les fleuves sont gelés et la neige bloque plusieurs chemin de fer! » Cependant les secours se sont organisés, grâce surtout au Comité international de la Croix-Rouge, qui a nommé un Comité international pour les Secours en Russie, dont le Dr Nansen a été choisi comme Haut-Commissaire. Celui-ci a présenté dans les séances qui se sont tenues à Genève les derniers jours de janvier, et qui'a ouvertes M. Gustave Ador, un rapport très concluant sur le fonctionnement de tous les services de ravitaillement, sur les garanties strictement observées qu'il a reçues du gouvernement des soviets, rapport qu'ont approuvé les délégués des 8 gouvernements présents et de 36 Croix-Rouges et organisations de secours nationales.

Mais qu'il reste encore à faire! Que d'efforts sont indispensables! C'est pour le prouver de façon tangible aux foules que furent organisées ces soirées cinématographiques que notre collaborateur, M. Ed. Privat, — qui fut le traducteur de Nansen, et qui dut même le remplacer une fois après son départ pour Londres, en commentant à son tour ces films — apprécie en ces termes :

... Il faut dire que la tragique horreur du sujet et la magnifique personnalité de l'explorateur norvégien sont bien faites pour empoigner les masses et les remuer profondément.

Vastes plaines de neige où les cadavres de chevaux morts marquent les routes. Piteuses caravanes de fugitifs qui laissent derrière eux des traînées de cadavres, villages déserts; maisons abandonnées dont les toits de chaume ont été dévorés comme dernière ressource, petits corps déformés d'enfants transformés en vieillards affaiblis. On peut compter les côtes sous la peau durcie, mais le ventre est gonflé, l'estomac étant plein de terre et d'écorce d'arbre, les jambes sont enflées et les pieds atteints par cette gangrène spéciale qui est un des symptômes caractéristiques des affamés. Cadavres traînant dans les rues

des petites villes. On aime presque mieux les voir trainer que disparaître, car on commence à les manger dans plusieurs localités. Amoncellement de corps humains qu'on apporte par tombereaux dans les cimetières et qu'on n'a même plus le temps de jeter dans les fosses. Il n'y a plus personne qui puisse fournir de grands efforts physiques, tant chacun est épuisé par la famine. Tel est le spectacle effrayant que Nansen fait passer devant nos yeux.

Et maintenant, l'œuvre de secours. Réjouissantes caravanes de chameaux qui apportent les provisions. Wagons de seigle et d'avoine! Cuisines populaires installées dans les villages, grands yeux touchants d'enfants ressuscités; mais Nansen l'a dit, ces heureux rescapés ne sont qu'une toute petite minorité. On a recueilli 28 millions, il en faudrait encore six fois autant. Sur les 30 millions d'affamés de la région de la Volga, il y'en a encore les deux tiers qui sont directement menacés par la mort.

Les collectes faites à la sortie de ces trois soirées ont rapporté 8.000 fr. soit la valeur de plus de 40 wagons de seigle. Or une tonne de seigle suffisant à nourrir 10 à 13 personnes pendant 5 mois, c'est donc la vie de 4 à 500 personnes des régions affamées qui a été sauvée. D'après un autre calcul, 18 fr. suisses peuvent sauver la vie d'un homme jusqu'à la récolte prochaine en permettant l'achat de 80 kg. de seigle. Qui peut, à ce prix, s'offrir ce luxe de sauver une vie?

* * *

De son côté, M^{me} Dr Charlotte Olivier a eu l'excellente idée de signaler le sort tragique de l'enfance russe à l'enfance de notre pays, plus spécialement à l'enfance vaudoise. Une lettre a été envoyée à cet effet à tous les instituteurs et institutrices du canton, avec prière de la lire en classe, d'y intéresser leurs élèves, et de recueillir les dons. 5.800 fr. ont été rassemblés de la sorte par toutes petites sommes, « preuve éclatante, nous écrit M^{me} Olivier, de la compassion toujours éveillée des enfants, pourvu qu'on y fasse appel. » Ces dons étaient souvent accompagnés de lettres touchantes et naïves que publie le *Bulletin de l'Union internationale de Secours aux Enfants* (N^o du 10 janvier 1922), auquel nous renvoyons nos lecteurs, ne pouvant faute de

¹ *Droit du Peuple* du 27 janvier.

² On peut souscrire auprès de toutes les Sections de la Croix-Rouge suisse, ou directement auprès de celle-ci à Berne.

VARIÉTÉ

Au temps de nos aïeules

Ah! par exemple, ce n'est pas de féminisme qu'il s'agit! Non; tout simplement d'une charmante petite exposition que la Société mutuelle artistique de Genève organisait en son local, 1, rue de Beauregard, en ce neigeux mois de janvier 1922.

Peu de tableaux, quelques portraits seulement, la plupart en miniature; aucune statue, sauf deux mannequins en costume Empire. Mais des meubles, des bijoux, dentelles, éventails, bonbonnières, et des cochemires, de ces châles précieux qui constituaient alors la pièce principale d'une corbeille de mariage, et dont le fin tissu et les chaudes couleurs faisaient rêver les ingénues (du temps de Louis-Philippe).

Quel rapport, me direz-vous, peut-il y avoir entre ces frivoles objets et la question féministe? — Aucun. Mais, « rien de ce qui est féminin ne saurait nous être étranger ». Et si parmi les objets exposés dans les salons vieillots de la « Mutuelle », il en est peu d'exécutés par ces femmes, la plupart ont été faits pour elles, pour les parer et pour leur plaire.

Les choses ont une âme, ou plutôt elles en avaient une avant l'invasion du machinisme. Si nous savons les voir et les comprendre, elles nous renseignent sur le passé mieux que bien des livres. Cette minutie dans le détail, ce goût du fini que nous trouvons dans tous les ouvrages de la première moitié du XIX^{me} siècle, n'indiquent-ils pas un amour de l'ordre, une conscience, une patience qui sont d'une

autre époque? On avait le temps... au temps de nos aïeules! Chacun allait son chemin, sans hâte et sans fièvre, sans se préoccuper de questions sociales ou d'idées générales. Ces bonnes gens ignoraient la trépidation de l'auto et l'appel discordant du téléphone. En revanche, quantité de résultats que l'on obtient aujourd'hui en pressant un bouton nécessitaient des gestes nombreux et fatigants. La vie était à la fois plus difficile et moins compliquée.

Les bijoux, ornés de pierres sans valeur: améthystes, topazes, grenats, suggèrent une époque aimant l'éclat tout en évitant la dépense. Voici des colliers d'acier qui parlent du temps des guerres de l'Empire, lorsque les pays vaincus, frappés de lourdes contributions, livraient au vainqueur tout leur or et tout leur argent. Car n'allons pas nous imaginer que toutes ces vies furent paisibles! Il y eut parfois dans ces âmes bourrelées de scrupules, dans ces cœurs cuirassés de morale calviniste, des tragédies intimes et terribles, des drames de remords et de jalousie!

L'Exposition nous conserve aussi l'image du cadre où nos aïeules vécurent. Vieille petite ville, entourée de fortifications inutiles; rues étroites; pas de monuments; un site exquis que l'on a depuis cruellement défiguré. Des dessins d'une précision inouïe, des aquarelles, des gouaches nous donnent ce portrait de la Genève d'autrefois, qui était sans art, mais non sans beauté. Cité aux mœurs simples, sans faubourgs, sans fumée, silencieuse et cossue, ardente et sévère, comme il faisait bon passer quelques instants dans ses murs! L'imagination colorant toute chose, comme il était doux de s'évader des laideurs du présent et des angoisses de l'avenir!

E. GAUTIER.

place, les reproduire ici (4, rue Massot, Genève. Le numéro: 15 centimes.)¹

Ces sommes, ainsi recueillies, sont envoyées en Pologne, où le délégué, M. Gloor, l'emploie à entretenir les petits réfugiés russes, qui se trouveront ainsi l'année prochaine à l'abri des épidémies et de la famine de leur pays. Peut-être l'idée excellente et généreuse de M^{me} Olivier suscitera-t-elle des imitations: notre confrère, le *Schw. Frauenblatt*, le suggérerait la semaine dernière, pour la Suisse allemande, et nous pensons, quant à la Suisse romande, qu'il est encore bien des écoles en dehors des écoles vaudoises qui n'ont pas été atteintes par la lettre de M^{me} Olivier, et où la lecture de celle-ci suscitera certainement le même sentiment de pitié et le même désir de venir en aide aux pauvres petits enfants de la grande Russie. (S'adresser, soit à M^{me} D^r Olivier directement, le Mont sur Lausanne, soit à l'Union internationale de Secours aux Enfants.)

De-ci, De-là...

Académiciennes.

Toute la grande presse quotidienne a relevé la nouvelle que, plus progressiste et plus féministe que l'Académie française, l'Académie belge de langue française récemment fondée a accueilli parmi ses membres la comtesse de Noailles. La cérémonie a eu, dit le *Temps*, un éclat extraordinaire. M. Wilmette, professeur à Liège, qui présidait, a prononcé un discours où nous relevons entre autres cette phrase:

« Mes confrères ont décidé d'appeler à y siéger (dans cette Académie) ... des femmes écrivains. Et leur premier choix s'est porté sur vous parce que vous êtes un exemple inégalable de la puissance de pensée unie à la sensibilité la plus délicate. »

M^{me} de Noailles a répondu par un très bel éloge de la langue

¹ A titre de spécimens, nous reproduisons toutefois ci-après deux de ces lettres dont le *Bulletin* a respecté scrupuleusement — est-il besoin de le dire?? — le style et l'orthographe:

Mademoiselle,

Je n'ai pas donné granchose pour ces enfants qui meurent de faim. J'ai donné tout mon petit cœur pour vous écrire une lettre. J'ai taché d'apporter tout ce que j'ai pu. J'ai apporté 10 centimes pour ces enfants russes. PIERRE G...

Ma chère dame, j'ai été très touché de la lettre que vous avez envoyée à mademoiselle Geneux. J'ai beaucoup pensé à ses pauvres enfants qui n'ont rien à manger et qui rôdent dans les bois et à ses pauvres parents qui ont toujours des ennuis qui sont malades et qui n'ont pas même un lit pour si reposer. Ses millions de personnes qui sont mortes de faim et de froid. Aussi je me suis permis de don-

française et de la Belgique à la fois, parlant de ce dernier pays en grande artiste qu'elle est.

Et maintenant, à qui le tour?...

A M^{me} Curie, que l'Académie de Médecine vient d'élire par 64 suffrages contre 13 bulletins nuls. Tous les autres concurrents s'étaient désistés. M^{me} Curie elle-même avait annoncé qu'elle ne serait pas candidate, mais cette candidature ne devant pas être forcément personnelle, plusieurs de ses amis et admirateurs avaient tenu à la présenter. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cette élection, dont la nouvelle nous arrive au moment de mettre sous presse.

Petites victimes d'une mode désuète.

Une des plus belles victoires de la rythmique moderne aura été le détronement des affreux ballets à la mode d'autrefois, avec pirouettes, entrechats compliqués, pointes, et qui, au lieu de développer la souplesse et l'harmonie des attitudes, ne recherchait que le geste conventionnel et raidi, où la contorsion soit artificielle soit grotesque. On peut certes s'en féliciter du point de vue esthétique; mais aussi au point de vue humanitaire, car la préparation au métier de danseuse de corps de ballet ne va pas sans souffrances, ainsi que l'a exposé M. Guillermin, au Conseil municipal de Genève, lors d'une discussion sur la subvention à accorder au théâtre. N'en sont du reste capables que celles qui souffrent d'une légère tare anatomique; il leur faut, en effet, avoir le pied carré, c'est-à-dire avec les quatre doigts de la même longueur. L'entraînement, qui commence dès l'âge de onze ans, est extrêmement pénible et suppose pendant quatre ou cinq ans 5 à 6 heures de travail par jour — plus encore si l'on veut arriver à ces fameux rôles de danseuses nobles et de danseuses de demi-caractère, qui ont excité l'enthousiasme des générations précédentes, mais que la nôtre ne regarde plus que d'un œil extrêmement critique.

Autour du conclave.

Le Vatican se modernise. La congrégation des cardinaux avait décidé de confier les cuisines du Vatican à des religieuses pendant la durée du conclave. C'est la première fois dans l'histoire que les femmes sont admises dans ces conditions au Vatican.

Les femmes et la Bourse.

La *Gazette de Francfort* annonçait dernièrement que le Reichstag venait, en votant une nouvelle loi sur la Bourse, de mettre fin à l'exclusion traditionnelle des femmes de cette institution. En effet, cette loi stipule nettement la suppression d'un des paragraphes de l'ancien règlement qui interdisait la participation des femmes à la Bourse. Il est vrai que cette interdiction était un peu adoucie par la possibilité réservée aux gouvernements de chaque Etat confédéré, sur demande des organes de Bourses, d'admettre provisoirement les femmes, mais cette disposition ne paraît avoir été utilisée qu'une fois à

mer trente centimes pour ses pauvres gens. Je suis sûr que ses sous leurs feront très plaisir. Je vous écrit cette lettre pour vous faire comprendre que je plains beaucoup ses pauvres gens. LOUIS J...

NÔTRE BIBLIOTHÈQUE

A. DESCŒUDRES: *Le développement de l'enfant de 2 à 7 ans: recherches de psychologie expérimentale*. Neuchâtel, 1921. (Collection des actualités pédagogiques.) Delachaux et Niestlé.)

Le 10 septembre 1916, le *Mouvement Féministe* signalait le beau livre de sa collaboratrice, M^{lle} Alice Descœudres, *L'Education des Enfants anormaux*, le mettant au premier rang du courant de la psychopédagogie moderne. Tout ce que nous disions alors peut être répété de ce second ouvrage et mérite d'être souligné plus vigoureusement encore. On sait avec quel amour M^{lle} Descœudres enseigne et étudie les petits arriérés qui lui sont confiés; la même affection a présidé aux observations qui servirent à édifier ce portrait psychologique de l'enfant normal de 2 à 7 ans. L'auteur a travaillé dans la voie des psychologues éminents, Binet, Simon, Decroly, etc., mais aussi selon sa vocation; les petits ont tant de joie à ces expériences et les lecteurs goûtent si complètement la fraîcheur des réponses et la vie vraie qui émanent de ces recherches, que tous concluent que c'est là la saine pédagogie, étayée sur la technique scientifique et tout imprégnée de cœur féminin.

Soulignons d'abord la valeur scientifique de l'ouvrage: méthodes, technique des tests, calculs des résultats, tout est rigoureusement conforme à la psychologie expérimentale de l'Institut J.-J. Rousseau et de son maître Claparède. M^{lle} Descœudres a étudié l'évolution de l'enfant « au moment où elle est la plus rapide, la plus étonnante »; elle en a saisi les passages les plus fugitifs et perfectionna une série

d'épreuves-types qui en jalonnent les étapes de six en six mois. Cette échelle métrique du développement de l'enfant, plus précise que celle de Binet et Simon, de réputation mondiale, permet, en quelques instants d'expérimentation, d'évaluer sans erreur le stade d'un enfant. L'enquête porte sur le langage, l'observation, la notion du nombre, l'habileté manuelle et sur des tests de jugement; elle établit l'âge psychologique du sujet et peut servir même pour des enfants étrangers ou privés de la parole.

Mettons en évidence la valeur pédagogique incontestable de ce livre. La plupart des tests de M^{lle} Descœudres sont, non seulement des critères psychologiques, mais d'excellents exercices pédagogiques à appliquer dans l'école. Que de procédés ingénieux de son invention, si simples qu'on croit les avoir connus toujours, et à la portée de chacun! Beaucoup de ces tests — ceux de calculs, notamment — fournissent des bases à l'enseignement. « Il est temps, dit l'auteur, de faire reposer sa pédagogie sur la psychologie de l'enfant et non sur les restes de la scolastique du moyen-âge! » M^{lle} Descœudres a découvert de ces grandes vérités-là.

Relevons encore l'importance pour la famille d'une telle étude. Quel plaisir d'entendre un jeune père, une jeune maman dire: « Ma fillette... mon petit garçon fait ceci... cela, deux mois... quatre mois en avance sur l'échelle de M^{lle} Descœudres! » Ce livre si simple sera compris et deviendra le livre de chevet des jeunes mères, à qui il suggérera des jeux charmants — et éducatifs — à l'usage des tout petits, fera mieux comprendre et aimer l'enfance. Il aura sa place dans toute bibliothèque de famille. M. EVARD.